



DANSE CAROLYN CARLSON

SEEDS (RETOUR À LA TERRE), DU 19 AU 24 JANVIER
DENSITY 21.5 / DIALOGUE WITH ROTHKO, DU 5 AU 7 FÉVRIER
DOUBLE VISION / ELECTRONIC SHADOW, DU 10 AU 12 FÉVRIER
PNEUMA, DU 17 AU 20 FÉVRIER
THÉÂTRE NATIONAL DE CHAILLOIT, PARIS 16^e
WWW.THEATRE-CHAILLOIT.FR

« LA DANSE EST UN TRAVAIL AVEC L'INVISIBLE » DEPUIS QUATRE DÉCENNIES, SA POÉSIE VISUELLE DÉLIVRE UN LANGAGE CHORÉGRAPHIQUE ONIRIQUE ET ORIGINAL. DE SES SOLOS, COMME *BLUE LADY*, QUI L'ONT RENDUE CÉLÈBRE À TRAVERS LE MONDE, À SES GRANDS BALLETS, COMME *SIGNES*, POUR L'OPÉRA DE PARIS, LA PLUS FRANÇAISE DES DANSEUSES ET CHORÉGRAPHE AMÉRICAINES CONTINUE DE SOUFFLER UN VENT DE CRÉATIVITÉ. ARTISTE ASSOCIÉE AU THÉÂTRE NATIONAL DE CHAILLOIT, ELLE Y PRÉSENTE CETTE SAISON DES CRÉATIONS ET DES PIÈCES ÉMBLÉMATIQUES DE SON RÉPERTOIRE. ENTRETIEN AVEC CAROLYN CARLSON

La création pour le jeune public Seeds (Retour à la terre), que vous présentez actuellement à Chaillot, est-elle un clin d'œil à la Cop 21 ?
J'ai toujours défendu l'environnement. Je crois que l'écologie répond à un besoin spirituel. Notre terre est très fragile. Il faut remercier les arbres, les herbes, l'eau, le soleil... En ville, on oublie trop souvent le miracle et la dimension sacrée de la terre. Pour sensibiliser le jeune public, je suis partie de l'idée de la graine – *seed* en anglais –, qui est un miracle en soi, et de Elyx, un personnage virtuel attachant dessiné par Yacine Ait Kac, le créateur vidéo du spectacle.

En février, vous présentez Density 21.5 et Dialogue with Rothko. Vous réunissez donc le plus ancien et le plus récent de vos solos.
Density 21.5 est une œuvre importante, qui a lancé ma carrière en France. C'est le solo que j'ai créé en 1973 pour un hommage à Edgard Varèse, à l'Opéra. Rolf Liebermann, qui venait d'en prendre la direction, m'avait demandé de rester à Paris. Ce solo, à mi-chemin entre l'homme et l'oiseau, est inspiré par Nietzsche. J'aime cet esprit de l'oiseau libre qui regarde par-dessus les hommes. A Chaillot, ce solo sera suivi de Dialogue with Rothko, que j'ai créé en 2013. Presque quarante ans les séparent. On pourra ainsi voir les différences...

Au commencement, qu'est-ce qui vous a rendu sensible à la danse ?
Je suis d'origine finlandaise. Mes parents invitaient les Finlandais de Californie à la maison. Mon père mettait un disque de Jean Sibelius et me demandait : « Est-ce que tu dances pour nous ? » Je répondais : « Oui ! » et je dansais. J'ai toujours fait des improvisations. À 7 ans, j'ai étudié la danse classique, je suis entrée à l'école du San Francisco Ballet. Mais je n'étais pas assez sérieuse pour continuer. J'ai étudié la poésie et la philosophie à l'université de l'Utah. J'y ai rencontré Alwin Nikolais. Il m'a ouvert des portes qui ne se sont pas refermées. Ses improvisations étaient incroyables. Il signait les chorégraphies, la musique, les lumières, les costumes. Il faisait tout, c'était un philosophe. Quel homme ! Il m'a transmis sa technique, son esprit. Il est toujours là, à mes côtés.

Pourquoi la poésie tient-elle une aussi grande place dans votre processus de création ?

J'ai toujours des idées quand je travaille avec ma compagnie mais je sens, quand j'écris de la poésie, que je vais plus profondément en moi-même. J'aime ce mode d'expression. C'est direct, court et fort. Il y a tant de poètes et de penseurs qui m'ont influencée : Carl Jung, Gaston Bachelard, Arthur Rimbaud, Czesław Miłosz, Paul Valéry... Inanna, la déesse sumérienne, m'a inspiré une chorégraphie avec sept danseuses.

Vos idées de chorégraphies dérivent-elles de cette recherche poétique ?
Non, tout se fait en même temps. Dans les années 1960-1965, je vivais à New York. On était en pleine période hippie. Tout s'est ouvert, et tout le monde s'est mis à écrire de la poésie. À ce moment, j'ai découvert la méditation par la calligraphie grâce à un ami bouddhiste.

Il y a un lien évident entre danse et calligraphie.
Pour la calligraphie, tu disposes d'encre en bâton que tu dilués dans l'eau. Pendant une vingtaine de minutes, tu la prépares tout en méditant. Il y a l'eau et l'odeur de l'encre et, devant toi une page blanche. Cette page vierge, c'est toi-même. Tu dois être vide. Tu ne dois pas penser. Quand tu es prêt, tu fais un geste qui marquera la page. Peu importe si cela est beau ou pas, c'est la trace de la méditation, la trace du présent. Il faut vivre dans le moment. Souvent, nous nous projetons dans le futur ou nous nous tournons vers le passé. Dans la danse, le geste vit et meurt dans l'instant. Avec la calligraphie, le geste devient une trace sur le papier. Ces traces vont m'inspirer des haïkus, qui deviendront à leur tour des gestes sur scène. C'est

pourquoi j'appelle mon travail poésie visuelle. La danse, ce n'est pas que gestuel, c'est aussi une question d'énergie. On travaille sur la manière dont l'énergie passe de la scène au public. Tout comme la poésie. Chaque mot est une vibration. Un bon poète comme un bon musicien comprend l'espace entre chaque mot.

Comment jaillit votre poésie visuelle à partir d'une peinture de Rothko ?
Rothko est indéfinissable. Je l'ai découvert lors d'une exposition à Paris. Quand j'ai vu ses tableaux, ça a été une évidence pour moi, c'était très zen, la manière dont il perçoit l'espace et utilise les formes et les couleurs. Ce qui me frappe dans ses œuvres, c'est l'absence de distinction précise. Tu peux apercevoir l'obscurité entre deux couleurs. Dans ma danse, dans ma poésie, il n'y a pas de frontière visible, tout est ouvert, ce qui laisse la place pour l'interprétation. C'est toujours un travail avec l'invisible, comme chez Rothko.

La danseuse étoile Marie-Agnès Gillot raconte que vous lui avez appris à sculpter l'espace.
Si on regarde l'arbre là-bas, on va peut-être le trouver beau. Mais on oublie quelquefois que c'est la distance qui crée cette beauté. Mais qu'est-ce que la distance ? C'est la conscience de l'espace, c'est à-dire la perception de cet espace. Si je mets mes bras comme ça (elle met ses bras en croix, N.D.L.R.), mes doigts touchent l'horizon. Cela signifie, dans ma perception, que je touche l'infini. Donc ce geste, je le fais pour toujours. Pour une danseuse, selon qu'on lui dit de faire ce geste comme ci ou comme ça, ou si on lui dit : « Fais ce geste pour toujours », l'énergie sera forcément différente. Avec les mots, on change l'énergie dans le corps. Comme la perception, cela ne relève pas de l'émotion. C'est peut-être à cela que pensait Marie-Agnès.

Comment vos danseurs s'imprègnent-ils de votre démarche poétique ?
Nous travaillons avec une vision poétique de l'espace en partant toujours de l'improvisation. Par exemple, pour *Now*, ma dernière création, produite par le Théâtre national de Chaillot, je me suis inspirée de la pensée de Gaston Bachelard. J'ai demandé à chaque danseur de lire *La Poétique de l'espace* et d'improviser en s'appuyant sur un thème comme « être en suspension » ou sur un mot comme « maison », qui peut être le corps, le vide, le dehors, le dedans. Et puis, je collabore aussi avec des artistes d'autres univers, arts visuels, peinture, musique... C'est un travail collectif. Je suis accompagnée par des danseurs fidèles. J'ai une équipe en qui j'ai une totale confiance et que je remercie – c'est important d'exprimer sa gratitude. Alors le groupe est très fort. Être en résidence à Chaillot, avec ma compagnie, dans la maison de Jean Vilar, c'est fantastique. Son directeur Didier Deschamps m'offre des conditions exceptionnelles pour travailler et rencontrer le public.

La transmission de votre art vous est indispensable...
Alwin Nikolais m'a toujours aidé quand j'étais à New York. C'est important pour moi d'accompagner les jeunes compagnies comme je l'ai fait quand j'étais à la direction du Centre chorégraphique national de Roubaix. J'anime annuellement une master class au CDC-Atelier de Paris pour de jeunes danseurs. Dernièrement, j'ai transmis

deux pièces importantes de mon répertoire : mon solo *Density 21.5* à la danseuse Isida Micani, qui sera présenté à Chaillot en février, et mon solo *Blue Lady* aux danseurs Tero Saarinen et Jacky Berger, qui a tourné pendant trois ans. Toute ma vie est une histoire de transmission, par les performances, par la poésie, par les sourires échangés. L'autre jour j'ai croisé un moine bouddhiste dans le métro, qui m'a souri. C'est une brève rencontre dans une vie, mais c'est une transmission inoubliable.

Quelle leçon tirez-vous de ces quatre décennies de recherches poétiques et chorégraphiques ?

Avec mon travail, j'essaie de revenir à l'essentiel, à ces questions existentielles : qui suis-je ? Où vais-je ? C'est cela, la beauté de la danse. La danse ne permet pas le mensonge. Quand tu vois un danseur, tu vois la vérité. Un danseur ne peut pas cacher son corps. Quand il est sur scène, il n'a pas de costume. Tu peux voir sa lumière, tu peux voir son charisme. J'aime beaucoup quand le dalai-lama dit : « Nous n'avons pas besoin de plus d'argent, nous n'avons pas besoin de plus de succès ou de célébrité, nous n'avons pas besoin d'un corps parfait ou d'un compagnon idéal. Dès à présent, nous avons un esprit qui représente à lui seul tout ce dont nous avons besoin pour atteindre un bonheur complet. » Notre travail est de trouver cette lumière pour briller.

PROPOS RECUEILLIS PAR ODILE LEFRANC

